

Tandis que j'agonise *Ne touchez pas la hache* de Jacques Rivette

Édouard Vergnon

Guy Maddin

Number 136, March–April 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25317ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Vergnon, É. (2008). Review of [Tandis que j'agonise / *Ne touchez pas la hache* de Jacques Rivette]. *24 images*, (136), 57–57.



Tandis que j'agonise

par Édouard Vergnon

À sa façon, phonétique, la suppression du «à» dans le titre devrait déjà nous faire entendre le caractère sec et tranchant du récit. Adapté d'une nouvelle de Balzac, le film raconte l'amour fou – presque bestial – du général de Montriveau (Guillaume Depardieu, remarquable d'intensité) pour la duchesse de Langeais (Jeanne Balibar), puis le sursaut tragique de celle-ci quand il renonce à elle. C'est en ce sens qu'il s'agit de deux passions, et non d'une seule, puisque ni le général ni la Duchesse ne seront à aucun moment dans la même disponibilité amoureuse et donc en capacité de s'aimer mutuellement. Et encore, mieux vaudrait-il parler de supplice tant la peine qu'ils s'infligent l'un à l'autre s'apparente à une torture. C'est Montriveau qui s'abandonne le premier, mais elle préfère se jouer de lui et le faire patienter. Bientôt, n'y tenant plus, il la somme d'arrêter de lui résister et l'avertit de l'imminence de son rejet. Elle fait mine de s'en fiche et il lui déclare alors la guerre en ces termes : «Madame la duchesse, je vous ferai sentir un fer plus mordant que ne l'est le couteau de la Grève. Acier contre acier, nous verrons bien qui de nous deux aura le cœur le plus tranchant». Rarement énoncé dans un film aura à ce point constitué simultanément l'acte auquel il se réfère. Considérons en effet la passion du général comme un billot de bois. L'événement est le suivant : il soulève la hache, fend le billot et voici deux moitiés à jamais séparées. Le geste

est violent, irréversible, Montriveau s'emure dans son silence et rien, pas même l'imploration désespérée de la duchesse, ne viendra le briser. Rien, sauf cette ultime annonce de sa retraite dans un couvent qui va le bouleverser.

L'extrême dureté de *Ne touchez pas la hache* vient de ce que le cinéaste n'y filme – sous la forme implacable d'un combat contre soi-même – que le stoïcisme apparent d'un personnage (à travers la seule volonté de son esprit) face à la fébrilité d'un autre personnage, totalement démuné puisque dans l'attente d'une parole amoureuse qui ne vient pas. À tour de rôle, chacun des personnages sera donc plus fort que son «rival», puis à son entière merci. Il n'y a pas une scène du film – y compris celle de l'enlèvement – qui n'enregistre cette attitude butée et inflexible d'un des deux protagonistes, pourtant en proie dans le secret de son cœur à la même passion dévorante que celui auquel il résiste. La mise en scène de Rivette, d'une perfection folle, est ici pleinement héritière de la conception du cinéma telle qu'il la défendait lorsqu'il était jeune critique aux *Cahiers du cinéma*, en ce qu'il ne se donne pas d'autres moyens pour raconter son histoire que ceux dont disposaient les cinéastes qu'il admirait. Il refuse de la malmener avec des procédés esthétiques incongrus ou déplacés, préférant porter à leur plus haut degré d'intensité toutes les

ressources du classicisme (qui, parce qu'il est indémodable, ne cessera jamais d'être moderne). Notons toutefois qu'à l'inverse d'un Mizoguchi ou d'un Lang, sa mise en scène ne «prédestine» pas les personnages à leur funeste destin, par exemple avec des mouvements d'appareil qui, en précédant leurs actions, les enfonceraient dans un carcan dont ils ne pourraient plus sortir. Nul fatalisme ici, mais la manifestation immédiate et finalement objective de sentiments le plus souvent réprimés. Il faut donc bien observer les gestes de la main du général et de la Duchesse, leurs ports de tête, leur façon de marcher, car tout y est forme de langage et trahit la part la plus enfouie de leur être. Il faut se laisser porter par les mouvements de caméra qui épousent au millimètre près leurs moindres soubresauts et *ressentir* les rares gros plans du film, d'une force émotionnelle prodigieuse : le visage de Montriveau qui se retourne vers le cadran de l'horloge tandis que la duchesse attend fébrilement son signal ou celui de cette dernière quand elle est morte de l'avoir trop aimé. L'admirable qualité de *Ne touchez pas la hache* doit aussi au splendide travail photographique de William Lubtchansky et notamment à sa capacité à saisir dans la lumière du jour les instants où elle paraît la plus ancienne. C'est la façon suprêmement intelligente d'un artiste de s'accommoder au mieux d'un manque possible de moyens financiers. Ainsi par exemple de ce plan de village perché en haut des rochers et doré par le soleil qui, du seul fait d'un éclairage naturel merveilleusement choisi, nous fait croire à son historicité. Ou de celui qui clôt le film : la mer et l'horizon à perte de vue dans une grisaille à peine bleutée, c'est-à-dire ce court moment où l'aube et la fin du jour ont à peu près la même lumière. Faible clarté narrative qui exprime, en les confondant, la mémoire du général et ce qu'il reste de son avenir. ■

France, 2007. Ré. : Jacques Rivette. Scé. : Pascal Bonitzer. Ph. : William Lubtchansky. Mont. : Nicole Lubtchansky. Int. : Guillaume Depardieu, Jeanne Balibar, Michel Piccoli, Bulle Ogier. 137 minutes. Couleur. Dist. : IFC Films.

Sortie prévue : 22 février 2008